

WIDE PRÉSENTE

DO ME LOVE

un film de Lou Viger et Jacky Katu

Valérie Maes
Lizzie Brocheré

Christine Armanger
Patrick Zocco

LE ST ANDRÉ DES ARTS

UN FILM PRODUIT PAR JUSTINE SEMENTZEFF / LOIC MAGNERON / IGOR ALEXIS WOJTOWICZ RÉALISATEURS LOU VIGER / JACKY KATU IDÉE ORIGINALE JACKY KATU / PATRICK ZOCCO SCÉNARIO LOU VIGER / JACKY KATU DIALOGUES LOU VIGER AVEC CHRISTINE ARMANGER / SABINE BAIL LIZZIE BROCHERÉ / VIRGINIE CHASE / ALEXANDRE DUFOUR / VALÉRIE MAES / ALI MARHYAR / PATRICK ZOCCO IMAGES LOU VIGER SON JACQUES-EDOUARD LARGY RÉGIE YOANN COURGEAU CASTING VALÉRIE MAES MONTAGE GORDANA OTHNIN GIRARD MONTAGE SON/MIXAGE CLAIRE JOUAN ASSISTANT MONTEUR ANTOINE FOURNIER ÉTALONNAGE THOMAS BOUR MUSIQUE ALEXIS MAGDAMIA / JÉRÉMY ABBOTT UNE PRODUCTION FERRIS & BROCKMAN / WIDE MANAGEMENT



Wide présente

DO ME LOVE

un film de
Lou Viger et Jacky Katu

avec
Lizzie Brocheré, Patrick Zocco, Christine Armanger & Valérie Maes

85mn DCP. - 16/9 - stéréo - couleur - France - 2016 - Visa n°134.969

SORTIE NATIONALE LE 30 MARS 2016

Dossier de presse et photos téléchargeables sur
www.widemanagement.com

LES DÉCOUVERTES du St André

DISTRIBUTION

Wide

Tel. +33 1 53 95 04 64

Fax +33 1 95 04 04 65

infos@widemanagement.com

www.widemanagement.com

PROGRAMMATION

Wide

Claudia Lacotte

Martina Fiorellino

Tel. +33 1 53 95 04 64

servicing@widemangement.com

PRESSE

Emmanuel Vernières

Laure Protat

Tel. +33 1 40 36 86 44

+33 6 07 80 83 60

vernieres.protat@gmail.com

SYNOPSIS

Tout commence avec un homme et une femme dans une banlieue désertée. Ils font l'amour à même la table, comme on livre une bataille. Lui a la cinquantaine et n'est plus qu'un homme marié. Elle est jeune, excessive, débarque de nulle part. Très vite, le sexe ne suffit plus, l'errance persiste, il faut trouver une échappatoire. Provoquer le drame, se battre ou s'enfuir ? Ici, chacun lutte pour avoir le fin mot de l'histoire.



ENTRETIEN AVEC LES REALISATEURS



Peut-on dire que *Do me love* raconte une histoire d’amour ?

Jacky Katu : *En quelque sorte, oui, même si les histoires d’amour n’ont jamais rien à voir avec les bluettes et les romances que l’on nous raconte pendant toute l’enfance, et même encore après. La question pour moi était plutôt : comment raconte-t-on, en 2016, une histoire d’amour au cinéma ? Pas un sublime mirage, mais une histoire tangible, charnue, complexe, de plain-pied avec l’époque. Comment s’y prend-on ?*

Lou Viger : *Ce qui me fascine dans les histoires d’amour, c’est le paradoxe entre leur trame terriblement banale et leur caractère irréductible. Il y a d’abord l’intensité des débuts, puis vient l’empêchement, enfin le dénouement dramatique (mort de l’amour ou de l’un des amoureux). Et pourtant, chacun persiste à dire « tu ne peux pas comprendre », chacun vit son histoire comme si elle était unique, et justifie tout ou presque par le cas particulier. Il faut relire Barthes et ses Fragments d’un discours amoureux.*

Jacky Katu : *Dans ce film, nous avons essayé de passer au scanner cette chose étrange qu’est le couple, d’ausculter les rapports de force entre hommes et femmes, de sonder le mystère de la jouissance, de jongler avec la quille « romance » et la balle « sexe », en mélangeant le trivial et le sacré.*

Il semble d’ailleurs que le film mêle plusieurs histoires d’amour. Il y a, du moins, plusieurs actrices pour un même personnage...

J. K. : *Faire jouer un même personnage par deux comédiens est un classique du théâtre, mais c’est assez rare au cinéma. L’exemple le plus célèbre reste celui du film de Buñuel, *Cet obscur objet du désir*, où le rôle de Conchita est joué par deux actrices très opposées. Dans le cas de *Do Me Love*, l’idée première était de transcrire l’expérience d’un homme qui ne sait pas s’il a affaire à une ou plusieurs personnes. Il y a plusieurs interprétations possibles. Il peut s’agir d’un fantasme, d’une mémoire troublée, d’une personnalité multiple, ou encore d’une femme réduite à un rôle – celui de la jeune maîtresse –, qui la rend très facilement substituable. Mais le film laisse planer le doute. C’est aussi ce qui fait la magie du cinéma, pouvoir superposer plusieurs niveaux de conscience et plusieurs temporalités.*

L. V. : *Une histoire d’amour se joue toujours à plus de deux personnages. Parce que l’autre prend plusieurs visages, projetés ou non. Mais aussi parce que l’amour que l’on porte est multiple.*

Il y a deux actrices pour jouer la même femme, mais il y a aussi deux femmes. Comment envisagez-vous le personnage de la femme d’Etienne ?

J. K. : *Elle représente la stabilité du couple, à la vie à la mort, parce qu’elle est prête à tout. Si elle est violente, elle n’envisage jamais de quitter Etienne.*

L. V. : *Elle représente l’amour tel qu’on (la société, nous) a voulu le formater, le mettre dans des cases, et qui s’est essoufflé à force de routine. Mais c’est « l’os » indispensable du film, qui permet d’ailleurs que le désir s’échappe, aille « voir ailleurs ». Pour autant, cette femme n’est pas prête à se laisser faire. Elle n’est pas si différente des deux autres Juliette dans le sens où elle aussi a perdu le sens de son désir.*

Pourquoi la sexualité prend-t-elle tant de place dans la première moitié du film ?

J. K. : *Parce que le point de départ d’une histoire, c’est souvent le sexe. Ici, le sexe, et rien que le sexe, est un préalable à toute esquisse de sentiment. Les deux personnages ne se connaissent pas, échangent à peine quelques mots, mais ils se jettent l’un sur l’autre et font l’amour à même la table, comme on livre une bataille. C’est aussi l’un des paris de *Do Me Love* : la représentation du désir physique, qui tараude si fort aujourd’hui le cinéma d’auteur, en France et ailleurs.*

Comment avez-vous filmé ces scènes de sexe ?

L. V. : *On s’est employé à dépeindre une sexualité crue, sans fard, avec ses maladresses. Ces scènes sont fébriles, parfois frénétiques, impudiques, sans être obscènes. Les corps sont baignés de lumière froide et la caméra cerne l’intimité au plus près. Le rapport sexuel devient à lui seul un langage. C’est d’ailleurs a priori le seul lien qui unit Juliette et Etienne, pris dans l’urgence d’assouvir leurs désirs. S’ils sont unis dans leurs ébats, leur communication est défectueuse et incertaine. Une fois la jouissance terminée apparaissent à nouveau le désarroi et l’insécurité.*

J. K. : *Nous avons filmé les scènes d’amour en pensant à ce que dit Oshima : « filmer deux personnes en train de faire l’amour, c’est comme filmer deux personnes en train de mourir ».*

L. V. : *Il y a plusieurs « sexes ». Pas seulement celui du rapport, ou de la pénétration, mais aussi celui de la jouissance solitaire, qui peut être parfois l'expression du désespoir, ou se présenter comme un exutoire « à portée de main ». Il y aussi le sexe rêvé, sublimé. Et le sexe violent, celui où l'on voudrait étouffer l'autre avec son propre corps parce qu'on ne peut plus soutenir son désir. La relation que nouent cet homme et cette femme est nourrie par leurs pulsions jouissives mais aussi par leurs pulsions destructrices.*

J. K. : *Un des enjeux de ce film est aussi de montrer comment, en ce qui concerne la différence sexuelle, nous sommes passés du modèle dissymétrique masculin au rêve symétrique de l'égalité entre les sexes, puis, aujourd'hui, à une dissymétrie qui fait nettement basculer cette polarité sur le versant « féminin ». Les femmes apprennent aux hommes ce qu'il en est de la sexualité. Le désir a changé. Il s'est, pour ainsi dire, féminisé.*

Qui parle ? De quel point de vue est racontée l'histoire ?

L. V. : *Une histoire d'amour n'est jamais vécue de la même façon par ses protagonistes. C'est pour cette raison qu'il n'y a pas de point de vue privilégié, mais une confusion assumée. Les voix des personnages s'entremêlent, sans que l'on puisse savoir qui prend le dessus, sans que puisse se dessiner « une vérité » de l'histoire.*

Il y a pourtant parfois un personnage qui s'adresse à nous, face caméra...

L. V. : *En effet, Juliette sort du cadre et s'adresse plusieurs fois à nous, à la manière d'un journal intime. On a souhaité que son point de vue ressorte parce que c'est elle qui motive l'histoire, c'est elle qui crée l'enjeu, le problème, et son dénouement. C'est le hors-champ du film, celle qui à la fin peut s'échapper du couple.*

Le film est divisé en trois chapitres évolutifs, une construction plutôt classique...

J. K. : *Comme dans la vie, on assiste à une naissance (celle d'une histoire d'amour), qui se prolonge de manière plus ou moins chaotique, inextricable, et qui se termine par la mort (physique, psychique) ou, du moins, en ce qui concerne le film, par une fin.*

L. V. : *Il y a l'idée qu'on échappe pas à une certaine « trame », même avec toute la bonne volonté du monde. Dans la vie comme dans la fiction.*

J.K : *Et le couple dans tout ça ? Forcément, un malentendu ontologique, une lutte pour prendre le pouvoir sur l'autre, avec carton rouge pour le mâle. Godard disait que dans « masculin » il y a « masque » et « cul ». Une sexualité masculine surtout animale, incontrôlable, agressive, vide de sens ; des rapports entre hommes et femmes épuisés et épuisants, l'amour et l'horreur inextricables ; le vide culturel et spirituel, des thèmes exacerbés par la solitude des personnages (jusqu'aux ultimes minutes du film, terrifiantes,) et le décor décrépit et inculte où se libèrent leurs pulsions.*

Comment le film s'est-il tourné ?

J. K. : *Do Me Love a été écrit très vite. Cette rapidité est la matière émotionnelle du film, sinon son sujet : foudroiement et mort de l'amour, vitesse des sentiments. Tout va vite, va et vient, la vie passe en courant. L'élan, la*



pirouette, le ping-pong verbal animent la plupart des dialogues du film, dialogues vifs et espiègles, cruels, vicieux, ou mélancoliques. Ils relèvent aussi parfois du journal intime, d'une sorte de parlé-écrit.

L. V. : *Le film a été tourné avec un appareil photo numérique, un petit Lumix Panasonic qui tient dans la paume de la main, pas un mastodonte comme il s'en fait aujourd'hui. Cet appareil possède beaucoup d'avantages : des capteurs très sensibles et une grande légèreté, qui permet de filmer avec une très grande mobilité.*

J. K. : *Nous avons choisi de tourner avec des comédiens, Lizzie Brocheré, Patrick Zocco, Christine Armanger, Valérie Maes, dont les visages ne sont pas familiers pour la plupart des spectateurs. Sans préjuger de ce qu'aurait été le film avec des stars et un décor parisien, il est certain que ces visages vierges, ou presque, concourent à faire lever la pâte. Si rien n'est familier, tout est possible.*

Le montage du film est-il volontairement trouble ? Il ne permet pas de distinguer une temporalité nette, le rêve et la réalité semblent parfois se confondre...

L. V. : *C'est un peu un montage à l'image d'une histoire qu'on raconte à l'oral. D'ailleurs, l'amour est d'abord une histoire qu'on se raconte. Comme toutes les histoires, elle se déforme, elle se réinvente et se sublime, elle est aussi pavée d'oublis. Les versions sont parfois radicalement différentes selon les protagonistes.*

Do Me Love est-il un film de genre ?

L. V. : *Nous revendiquons au contraire un film « transgenre ». C'est d'ailleurs un problème pour les diffuseurs, qui peinent à définir le type de public auquel il se destine. Est-ce une comédie dramatique ? Oui, tout du long... Est-ce un film d'auteur ? Aussi... Est-ce une romance ? Parfois, par petites touches. Est-ce un film pornographique ou érotique ? Chacun a sa définition des catégories...*

J. K. : *Do Me Love est un film inclassable, un film « sauvage », qui ne répond pas aux critères du CNC. Le film sauvage, c'est « l'autre ». Le barbare, le non-civilisé, le primitif. On le regarde d'un œil curieux, méfiant, on le rejette. C'est un film qui a toutes les chances de ne jamais voir le jour.*

L. V. : *Un film sauvage se construit presque dans une lutte des classes, entre le monde du cinéma institutionnel, celui de la loi du marché, et un cinéma de rue qui pousse sans permission comme les herbes folles et qui peine à percer dans le béton que sont les mégastructures. C'est un film à tout petit budget, avec pour marque de fabrique l'énergie débrouillarde du cinéaste et son acharnement à faire son film.*

Quand avez-vous décidé de devenir réalisatrice ou réalisateur ?

L. V. : *Jamais ! Je ne le revendique pas comme un statut exclusif. Le luxe serait de pouvoir s'en emparer et de le laisser reposer quand on le souhaite.*

J. K. : *L'envie de devenir réalisateur m'est venue tardivement et par hasard, grâce ou à cause d'une comédienne qui m'a poussé à faire un film avec elle. Et c'est comme ça que j'ai commencé à faire des films, du jour au lendemain.*

Etes-vous cinéphiles ?

L. V. : *Je ne crois pas, non. Mais c'est quoi être cinéphile ? Aimer le cinéma ? Tout le monde aime le cinéma ! Enfin, je crois que je préfère faire du cinéma que le regarder.*

J. K. : *J'aime beaucoup le cinéma, je suis donc cinéphile à en croire Lou ! Mais j'aime aussi beaucoup le théâtre, la peinture, la musique, la littérature, le football, le rugby, le tennis, la photographie, les fraises et les cerises...*

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

L. V. : *A une avant-première d'un film d'Agnès Merlet. Nous avions tous les deux l'humour du désespoir et de l'absurde, et une folle envie de faire, de créer. Jacky est un ancien chercheur en sciences sociales reconverti en cinéaste, je venais tout juste d'entrer dans mon cursus en sciences humaines. Nous avons des références communes en philo, en socio, en politique, et un amour commun pour le cinéma débridé. Nous ne nous sommes jamais quittés depuis.*



LOU VIGER

Après un parcours mêlant cinéma, philosophie et littérature, Lou Viger réalise son premier long métrage, *Do Me Love*, aux côtés de Jacky Katu. Elle se consacre en parallèle à ses travaux de vidéaste, qui font l'objet d'installations dans des galeries à Paris et à Londres.

Elle termine actuellement un master de recherche à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales et travaille régulièrement pour des documentaires TV. Aller sur le terrain, rencontrer des gens et s'interroger sur leurs trajectoires de vie motive sa démarche professionnelle, au-delà des différents médias dans lesquels elle s'incarne. « Le travail d'enquête n'est, au fond, pas si éloigné du cinéma, explique-t-elle. On apprend à observer, à repérer les failles, à suivre les personnes qui nous inspirent le plus et à dessiner leur portrait. On fait de la science molle, qui laisse une large place à la subjectivité ».

Ses projets : faire une série sur les sociologues, prendre le temps de donner vie aux scénarios qui attendent d'être tournés, et, surtout, continuer à faire des films sauvages.

Filmographie

Le temps chez les chattes (2009) - Série de vidéos

Do Me Love (2016) - Long Métrage

JACKY KATU

Après avoir été chercheur en anthropologie au CNRS, Jacky Katu décide du jour au lendemain de changer de carrière. Il devient réalisateur de cinéma pour l'amour d'une femme, puis metteur en scène de théâtre, pour l'amour d'une autre femme.

Mais l'amour des femmes n'est pas la seule explication.

Jacky Katu a le parcours d'un enfant sauvage qui, dans sa recherche de sens, a toujours préféré au monde structuré des idées celui de la forme libre. Il se raconte volontiers comme un « anormal », qui apprend tardivement à marcher, à parler, et que l'on changea sans cesse d'école, parce qu'on le jugeait inadapté. C'est sans doute à partir de cette difficulté à s'inscrire dans le réel et à faire « comme les autres » qu'est née la nécessité pour lui vitale d'imaginer et de raconter des histoires. Le cinéma et le théâtre se sont alors imposés comme des voies libératoires, à rebours de toute logique ou de toute rationalité.

Les projets de Jacky Katu explorent ainsi les obsessions humaines, notamment la folie ordinaire, le désir féminin, l'errance, l'absurde, la mort... Pour autant, ces œuvres ne sont pas « noires » mais font au contraire le choix de l'humour, et de la liberté permettant d'échapper au risque de se prendre trop au sérieux. L'anormalité qui traverse l'ensemble de son travail est un pied de nez à la vie et à toutes ses formes de coercition. Il décrit dans ses œuvres des trajectoires bouleversées, des héros passant inaperçus, parle des névroses du quidam et du geste a priori banal qui fait pourtant toute la différence. Les drames comme les romances se transforment en situations cocasses, conservant cependant tout de leur force émotionnelle.

Voilà sans doute la singularité de la démarche de Jacky Katu : faire de thèmes graves, de situations parfois désespérées, des fenêtres vers des formes d'émancipation.

Longs métrages cinéma

Fais-moi rêver (2004)

Fenêtre sur rue (2007)

4.48 (2014)

Je joue la comédie et alors (2015)

Do Me Love (2016)

Théâtre

Secousses internes (2007, Maison des Métallos, Paris)

Les Anormaux (2009)

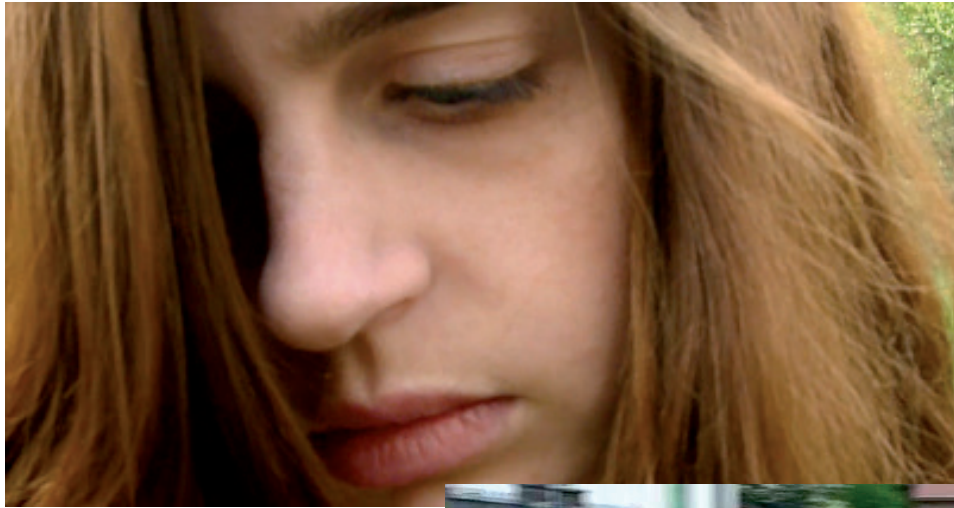
Errances (2010)

Asiles (2011, LE 6 B)

Psychose : 4.48 de Sarah Kane (2012, Montréal)

Sauve qui peut la vie (2014, Théâtre du Tremplin)

L'amour sera convulsif ou ne sera pas (Festival d'Avignon 2014, théâtre de Ménilmontant 2015)



CHRISTINE ARMANGER

Christine Armanger est une artiste française. Comédienne et performeuse, elle a travaillé avec Laurent Bazin, Noémie Fargier, Joachim Salinger, Marion Camy-Palou, Katalin Patkaï ; elle s'est formée auprès de Romeo Castellucci, Jan Fabre, Yves-Noël Genod, Gisèle Vienne, Béatrice Massin. En 2012 elle fonde la Compagnie Louve avec laquelle elle crée ses propres pièces chorégraphique et plastiques. En parallèle, elle opère dans différents domaines sous diverses identités.

LIZZIE BROCHERE

Lizzie Brocheré commence à tourner à l'âge de 15 ans dans des téléfilms et des séries télé. Mais c'est en 2005, à l'âge de 20 ans, qu'elle fait la rencontre de Pascal Arnold et Jean-Marc Barr qui lui offrent son premier rôle principal au cinéma dans le film *Chacun sa nuit*. Elle tourne par la suite pour Karin Albou dans le film *Le Chant des mariées*, puis dans de nombreuses séries à l'international.

VALERIE MAES

Valérie Maes est actrice et vidéaste. Elle a notamment travaillé avec Brian de Palma, Stephen Dwoskin et Benoît Delépine. Ponctuellement sollicitée pour des recherches iconographiques liées principalement au cinéma bis et expérimental, elle prépare actuellement en co-réalisation un documentaire sur les cinéastes en exil, et compose les Lettres de voyage pour la série de documentaires Cinéma des frontières. Elle était dernièrement à l'affiche du film de Larry Clark *The smell of us*.

PATRICK ZOCCO

Touche à tout cinéphile, **Patrick Zocco** se fait d'abord connaître comme acteur principalement dans les films de Joseph Morder, Pierre Merejkovski ou Gérard Courant avec des incursions chez Cyril Collard, Nicolas Klotz ou Laurent Bouhnik. Tout en affinant sa praxie à l'Actor's Studio à Paris et New-York, il s'attache à un cinéma d'auteur fragile et exigeant. Il poursuit l'aventure ici avec son ami Jacky Katu avec qui il partage l'idée originale du film *Do Me Love*.

FICHE ARTISTIQUE

Juliette : Lizzie Brocheré

Juliette : Christine Armanger

Etienne : Patrick Zocco

La femme d'Etienne : Valérie Maes

Le voisin de Juliette : Alexandre Dufour

L'amant d'un soir de Juliette : Ali Marhyar

La cliente des pompes funèbres : Virginie Chase

La future mariée : Sabine Bail

FICHE TECHNIQUE

Réalisation : Lou Viger et Jacky Katu

Idee originale : Jacky Katu et Patrick Zocco

Scénario : Lou Viger et Jacky Katu

Dialogues : Lou Viger

Acteurs : Christine Armanger, Sabine Bail,
Lizzie Brocheré, Virginie Chase,
Alexandre Dufour,
Valérie Maes, Ali Marhyar, Patrick Zocco.

Images : Lou Viger

Son : Jacques-Edouard Largy

Régie : Yoann Courgeau

Casting : Valérie Maes

Montage : Gordana Othnin Girard

Montage son/mixage : Claire Jouan

Assistant monteur : Antoine Fournier

Etalonnage : Thomas Bour

Musique : Alexis Magdamia / Jérémy Abbott

Bande-annonce : Théodore Bourret

Producteurs : Justine Sementzeff,
Igor Alexis Wojtowicz, Loïc Magneron

Production et distribution :
Wide Management